

On peut reprocher aux *compréhensifs* que, dans leur désir de maintenir le *statu quo* en fait de doctrine, ils oublient trop les difficultés des hommes à conscience moins élastique que la leur : les puséistes ont à signer une confession de foi, qu'ils croient erronée, et la liturgie oblige les évangéliques à présenter à Dieu des prières qu'ils contredisent dans leur cœur. La dogmatique anglicane n'est pas caractérisée par une largeur légitime, ni par le latitudinarisme, mais bien par l'assertion positive de choses contradictoires; c'est un *oui* et un *non* successifs, et également accentués. Condition humiliante pour toutes les écoles sérieuses, affaiblissante pour l'intelligence, démoralisante pour le caractère, et amoindrisante pour la vie spirituelle! Ce n'est pas que des hommes pieux arrivent à refouler des convictions formées, le voulant et le sachant, afin de sauvegarder une position donnée; non, le cœur humain prend mieux ses précautions, il refuse d'avance et comme instinctivement de se former des convictions nettes, ou de comprendre la véritable portée des choses.

M. Coneybeare comptait en 1853, des *compréhensifs*, *type stagnant*, 700 ministres; *type normal*, 2,800. En ce temps-là il n'y avait guère de type exagéré, car l'exagération de la largeur eût été du scepticisme, et ceux des incrédules anglais modernes qui avaient appartenu à une école religieuse venaient, comme Newman, des calvinistes, ou comme Fronde, des puséistes. Cependant, ces toutes dernières années les écrits de Maurice, Kingsley, Baden, Powell, Jouvett accusent la formation d'une école pareille à celle de Strasbourg, peu nombreuse encore, mais redoutable par l'ardeur et le talent de ses chefs.

Je pourrais ajouter aux causes locales qui ont favorisé le puséisme le faux raffinement, le besoin de mystère et d'émotions factices qui existe chez une aristocratie nombreuse et blasée, comme celle de l'Angleterre; mais parler de ce sujet serait toucher de trop près à la cause première et profonde de ce mouvement, et pour cette fois j'ai voulu me restreindre aux causes secondaires. Permettez-moi de récapituler ces dernières; c'est le brusque arrêt imposé aux controverses du XVI^e siècle par le gouvernement d'alors; le maintien de la prétention à la

succession épiscopale; l'engouement d'une partie de l'aristocratie pour le moyen âge et pour la religion d'autorité; et enfin, un certain degré d'étroitesse, de faiblesse, et de sécheresse dans le parti évangélique.

R. W. MONSELL.

— 0 —
VARIÉTÉS.

—
Une Eglise missionnaire.

PREMIER ARTICLE.

Au milieu des landes de Lunebourg, en Hanovre, s'élève un grand et beau village, vers lequel chaque dimanche on voit affluer une foule de visiteurs. Ils viennent contempler une des œuvres les plus extraordinaires que Dieu ait opérées de nos jours dans le monde chrétien. Hermannsburg et son pasteur Harms, peu connus encore parmi nous, sont célèbres dans toute l'Allemagne¹. Nous désirons les faire connaître aux lecteurs de cette feuille, et pour cela nous empruntons d'abord à un journal allemand² le récit d'une visite faite à Hermannsburg, dans le courant de l'automne dernier.

I

Depuis des années, raconte le pasteur W. B., j'avais un ardent désir de visiter Hermannsburg, ce foyer de vie chrétienne. Ce que j'en avais appris par le bruit public, puis par la lecture des *Feuilles de missions de Hermannsburg*, était bien propre à enflammer mon cœur. Lequel de nous, en voyant le tableau que Luc nous présente des premières communautés chrétiennes, ne s'est pas écrié, plein d'une émotion douloureuse : « Ah! que n'en est-il ainsi parmi nous! » — Ce tableau, Hermannsburg le rappelle, au moins en quelques traits.

Depuis dix ans environ, cette paroisse a

¹ Il ne faut pas confondre, comme le fait une revue française, M. Louis Harms, dont il est ici question, avec le célèbre pasteur de Kiel, Claus Harms, qui s'est fait un nom par ses écrits et par sa lutte contre le rationalisme. Ce dernier est mort en 1855, à l'âge de 77 ans.

² *Protestantische Monatsblätter*. Octobre 1856.

son pasteur actuel, qui, du reste, y avait déjà travaillé quelques années comme sufragant de son père. Un lien puissant unit les âmes réveillées et le pasteur dont le travail fidèle a été abondamment béni.

Il est étonnant de voir avec quelle promptitude et quelle énergie cette église, une fois réveillée, sut allier au travail de son développement propre le travail missionnaire parmi les païens. Elle a fondé à elle seule une maison de missions, comme autrefois la seule église d'Antioche avait envoyé Paul et Barnabas; les élèves se sont présentés en foule et un vaisseau missionnaire a été construit pour les transporter en Afrique¹. Bientôt cette œuvre, qui avait commencé silencieusement dans un village isolé au milieu des landes, fut connue bien au delà de ces étroites limites; Harms fut forcé d'en donner des nouvelles régulières par une feuille de missions et bientôt, devenue l'œuvre favorite des hommes de foi, elle s'accrut de jour en jour. Mais pasteur et troupeau, si loin que leur réputation s'étendit, demeurèrent fidèles à leur caractère, vivant d'une vie tranquille et retirée, repliés sur eux-mêmes et ne sollicitant personne à se joindre à leur travail. L'œuvre missionnaire est demeurée sous le patronage exclusif de la communauté, et c'est précisément ce caractère qui m'attirait et me faisait désirer de la connaître. Aujourd'hui je me réjouis de pouvoir élever la voix en sa faveur.

Elle a été jugée parfois de la manière la plus défavorable. Tandis qu'un grand nombre de ceux qui ont visité Hermannsburg expriment une admiration sans mesure; tandis que certains pasteurs s'efforcent d'imiter ce qui peut le moins être imité dans cette manifestation particulière, et que de pieuses femmes, dans leur engouement aveugle pour Harms et Hermannsburg, deviennent injustes envers d'autres œuvres et d'autres hommes, auxquels peut-être elles sont redevables de leur foi, — il ne manque pas de gens qui n'éprouvent pour cette œuvre aucune sympathie. Naturellement, la haine et le dédain des ennemis de Christ doivent être excités au plus haut point par

¹ Un modèle de ce vaisseau, le *Candace*, a été placé au-dessus de la chaire dans le temple de Hermannsburg.

une semblable manifestation de sa présence. De leur côté, les citadins, et dans leur nombre même des croyants, sont repoussés par le sans-gêne et la rudesse toute populaire des discours de Harms. Le caractère luthérien profondément empreint dans toute son activité déplait aux réformés et aux partisans de l'Union, et, quant aux luthériens stricts, ils peuvent trouver une pierre d'achoppement dans la part considérable faite à l'élément personnel, pour lequel sont trop étroites les formes ordinaires du culte liturgique. Mais il ne faut pas juger cette œuvre au point de vue esthétique des chrétiens blasés des villes, et elle a été trop souvent présentée sous un faux jour par l'esprit de parti. Pour moi, Harms et son œuvre m'ont fait une impression profonde, et mes lecteurs reconnaîtront avec moi que Dieu accomplit de grandes choses dans cette communauté remarquable.

(Nous ne suivrons pas notre narrateur dans son voyage. Arrivé un samedi à onze heures à Unterlöss, la dernière station du chemin de fer, il laissa la plupart de ses compagnons attendre tranquillement le char de l'aubergiste. Pour lui, la terre lui brûlait sous les pieds; il désirait arriver à temps pour voir cette espèce de confession qui, dans les églises luthériennes, précède toujours la distribution de la cène. Il partit donc en toute hâte avec trois amis et traversa d'un pas rapide bruyères, bois et marécages. Le village semblait désert, comme c'est le cas d'ordinaire à Hermannsburg, quand un service religieux appelle les habitants au temple. Ils reconnurent l'institut des missions à la croix qui le surmonte, avec ces mots écrits sur un petit drapeau : *Parce signe tu vaincras*. Bientôt ils aperçurent le temple, dans une position un peu élevée, au delà d'un petit ruisseau, et entouré du vert gazon du cimetière.)

Le chant était près de finir, et le pasteur Harms commença aussitôt, devant l'autel, l'explication de la Parole de Dieu, par laquelle il ouvre régulièrement chaque service. Il avait choisi le chapitre onzième de l'épître aux Romains. La libre grâce de Dieu fut proclamée de la manière la plus énergique et tout autre privilège réduit à néant. Il mit une grande insistance, comme s'il avait pour cela un motif particulier, à

combattre l'idée que les Juifs sont encore le peuple élu. Nier leur réjection, c'est se moquer du Seigneur Jésus, qu'ils ont foulé aux pieds. Car Israël fait toujours comme s'il avait affirmé la félicité, en en payant le prix par ses œuvres. Mais c'est par sa pure grâce que Dieu accueille les Israélites comme les païens, quand ils croient au Seigneur, et il les réunit tous dans un Israël spirituel, où l'Israël selon la chair ne conserve aucun privilège.

On pouvait s'étonner de voir l'insistance avec laquelle le pasteur revenait sur ce point du rejet des Juifs, mais on se réjouissait en même temps d'entendre proclamer avec tant de force la bonne nouvelle de la grâce, dont Harms fit une application toute naturelle à ceux qui venaient en ce moment confesser leurs péchés.

Après cette explication et le chant d'un verset de cantique, commença la confession. Je m'aperçus alors avec joie (et le baptême et la cène que je vis célébrer le lendemain ne le confirmèrent), que Harms, tout luthérien qu'il est, ne se contente jamais du formulaire liturgique, mais que son amour des âmes et le désir qu'il a de les pénétrer jusqu'au fond transforment cette masse inerte en paroles vivantes. Quand il se trouve en présence d'un sacrement, il ne se contente pas des paroles ordinaires : il l'explique, il exhorte à en faire un bon usage, il met en présence la bénédiction et la malédiction qui peuvent en découler, et tout cela de la manière la plus vivante et la plus incisive. Il ne veut pas que le sacrement devienne un *opus operatum* ; il veut qu'il soit reçu avec une entière repentance et une pleine foi.

Dans le service de confession, il mit clairement devant les yeux de tous ce qu'est une vraie confession, et quelles sont les dispositions qu'il faut revêtir pour s'approcher convenablement de la cène. Ceux qui ne les pouvaient pas en eux furent invités d'une manière si simple et si énergique à s'abstenir, que (l'on en avait du moins l'impression) ils devaient tous à l'instant même se retirer, ou s'humilier et demander grâce ; mais aux autres, le serviteur de Christ présenta l'assurance du pardon des péchés d'une manière si claire, qu'on se réjouissait avec ceux qui pouvaient s'éloigner ainsi de l'autel dé-

chargés de tout fardeau. — La confession, du reste, n'était pas individuelle, mais générale. Les questions étaient adressées à la foule, et tous répondaient en même temps. Ensuite, il est vrai, chacun se rendit vers l'autel et reçut à genoux l'imposition des mains. En se retirant ils déposaient sur l'autel une pièce de monnaie. J'ai entendu dire que Harms consacre tout cet argent aux missions, et comme on compte à Hermannsburg onze mille communiants par année, il est peu de pasteurs assurément qui aient la joie de pouvoir disposer en faveur des missions d'une somme aussi considérable.

Après le service, nous allâmes prendre quelques rafraîchissements, puis nous nous promenâmes dans le village, sur de belles places de gazon et sous des arbres magnifiques. Les maisons ne sont pas serrées les unes contre les autres, mais chaque ferme est entourée de jardins et de cours. En général ces fermes respirent le bien-être, quelquefois même le confort. Dans son ensemble, le village vous laisse l'impression la plus favorable. Vous n'y voyez pas cette misère qui afflige souvent les villages situés près des grandes routes ; l'étranger n'y rencontre pas de mendiants et cherche en vain la chétive cabane du pauvre. — Vous retrouvez, du reste, ici l'ancien caractère saxon, que les Anglais poussent souvent à l'extrême. Si, dans le sud de l'Allemagne, vous arrivez de loin au milieu d'une paroisse réveillée, les habitants viennent à votre rencontre, vous serrent la main, vous parlent de leur pasteur et vous forcent à entrer chez eux. A Hermannsburg, si vous ne parlez à personne, vous n'apprenez rien ; si vous n'entrez pas dans les fermes, vous ne saurez rien de ce qui concerne ceux qui les habitent ; mais si vous entrez, vous trouvez une hospitalité amicale et des cœurs joyeux de ce que vous aussi vous êtes participant de l'héritage céleste.

Cependant nos autres amis étaient arrivés, et nous pûmes tous ensemble faire une visite à la maison des missions. Dans la cour, sous un magnifique chêne, la femme de l'inspecteur avec quelques amis de la maison pelaient les pommes de terre pour les repas du samedi et du dimanche. L'inspecteur Baustädt, qui avait succédé depuis

un an au frère du pasteur Harms, nous reçut de la manière la plus fraternelle. La maison était presque vide, les élèves étant occupés à faire les regains. Il ne restait qu'un élève norvégien, cher jeune homme qui se préparait pour ses examens et que nous dérangeâmes dans le lieu paisible où il s'était retiré. Les élèves sont déjà bien à l'étroit, et, à la longue la place ne suffira plus. Ils sont maintenant vingt-quatre.

A côté de la maison des missions, est le bâtiment de l'imprimerie, où nous vîmes sous presse le premier cahier des sermons de Harms. La feuille des missions y est imprimée à 13,000 exemplaires. — Au-dessus de l'imprimerie se trouve une petite collection d'objets curieux de l'Afrique païenne.

De là nous nous rendîmes à la ferme des missions, monument durable de la puissance avec laquelle le réveil a, dès le commencement, agi sur les âmes. Un jeune paysan, l'héritier de cette ferme, avait été pris d'un vif désir de travailler parmi les païens; mais son père n'avait pu consentir à son départ. Le père mourut. Le fils, alors marié, entra en possession de son héritage. Il croyait pouvoir abandonner désormais la pensée d'entrer lui-même dans la mission. Mais cette pensée revient avec une nouvelle force; sa femme elle-même partage son désir, et le jeune homme n'a pas de repos qu'il n'ait donné sa ferme à la maison des missions et qu'il ne soit entré lui-même au nombre des élèves. Il travaille maintenant en Afrique, et la ferme, qui possède aujourd'hui 160 arpents de terrain et un beau troupeau, nourrit maîtres et élèves, toute la famille missionnaire.

Non loin de la maison des missions se trouve une autre ferme que Harms a récemment acquise, dans le but d'y fonder un asile pour les détenus libérés. Sept de ces malheureux y ont déjà été reçus et y vivent sous la discipline de l'amour chrétien et d'un travail assidu. La cloche de la prière se fit entendre, comme nous étions rassemblés autour de l'inspecteur dans une cour derrière la maison. Il y eut là une prière bénie, puis je me rendis chez mes hôtes. Ceux-ci ont quitté leur patrie et se sont établis à Hermannsburg, non-seulement pour participer à la bénédiction que Dieu répand sur cette paroisse, mais aussi pour

servir Dieu en travaillant dans la maison des missions et en recevant chez eux les chrétiens étrangers. Dans cette maison hospitalière, nous étions réellement chez nous.

A dix heures, nous allâmes au presbytère pour le culte du soir. J'y trouvai une trentaine d'hommes et de femmes de diverses contrées de l'Allemagne, la plupart arrivés comme nous le jour même. Tous venaient avec joie prier une fois encore avec l'homme de Dieu. Quoique tout, même dans ce culte de famille, eût un certain caractère de publicité, il ne serait pas convenable d'en parler ici. Je dirai seulement que je m'en allai profondément ému et humilié par la parole du père de famille, et priant Dieu, sous ce beau ciel étoilé, de bénir pour moi tout ce que je venais d'entendre.

Le dimanche vint dans toute sa beauté. Comme je sortais, au lever d'un soleil radieux, pour aller voir mes compagnons de route, les sons puissants d'un choral retentirent dans une maison de paysan, au bord du bois. C'était déjà le culte du matin. On m'a dit que le culte de famille est célébré dans toutes les maisons de la paroisse. — A peine revenu dans le jardin de mes hôtes, j'entendis s'élever de la maison des missions le cantique du matin. Rafraîchi moi-même par la Parole de Dieu et par la prière, je me joignis à mes amis pour une promenade dans le village. Tout était merveilleusement paisible et joyeux. Aux hôtes que nous avions déjà rencontrés la veille, s'en joignaient à chaque instant de nouveaux, venus de près et de loin. Après un pasteur réformé de Barmen venait le champion du luthéranisme dans la Hesse électorale. Dans notre cercle cheminaient côte à côte le prédicateur de cathédrale prussien, pour qui l'Union est une calamité, et le pasteur des bords du Rhin, qui voudrait la maintenir; le luthérien strict du *Volksblatt* et le *presbyter* réformé d'une ville libre. Mais tous nous étions d'accord sur ce point, qu'il faisait bon passer un dimanche à Hermannsburg, et nous prenions plaisir à voir les chars rustiques se succéder les uns aux autres, amenant les paroissiens des annexes.

Le service du matin commence à neuf heures et demie. Le temple n'est pas très grand relativement au nombre des paroissiens, qui est d'environ 2,500. Il n'était pas

besoin des assistants étrangers pour que toutes les places fussent occupées; toutefois on nous avait réservé des chaises dans l'espace libre qui entoure l'autel, et l'on nous accueillit avec l'empressement le plus amical.

J'assistais donc au culte du dimanche dans le temple de Hermannsburg, comme je l'avais si longtemps souhaité, — et quand je vis autour de moi cette foule recueillie, quand l'orgue éleva sa voix et que l'assemblée entonna le cantique : « Comment te célébrer, Eternel des armées!..... » mon cœur fut pénétré d'une émotion si sainte et si puissante que, pendant quelques moments, je ne pus me joindre au chant de l'assemblée, absorbé tout entier dans le sentiment de la présence manifeste de Dieu.

Après une courte liturgie, à laquelle l'officiant et l'assemblée prirent part en chantant, puis un nouveau choral, Harms parut à l'autel, où il expliqua Eph. II, 11 et suivants. Il eut de nouveau l'occasion de glorifier la grâce de Dieu. Je me rappelle avec joie la manière profonde, simple, vivante et pénétrante avec laquelle il développa le contenu de l'Écriture.

Après la célébration d'un baptême, il y eut de nouveau un chant, puis Harms monta en chaire. Le texte du jour était Gal. V, 25 à VI, 10. J'étais heureux que ce texte forçât le prédicateur à passer des hauteurs de la foi aux détails de la vie pratique. Je savais déjà comment la foi est prêchée à Hermannsburg; j'étais curieux de savoir ce que serait la prédication des œuvres. Je m'aperçus d'abord que Harms puisait à la vraie source de l'amour et du travail. Ces paroles de Luther me revinrent en mémoire : « Oh! la foi est chose vivante, agissante et puissante; il est impossible qu'elle ne produise pas le bien sans relâche. Aussi ne demande-t-elle pas s'il y a des bonnes œuvres à faire; mais avant qu'on l'ait demandé, elle les a faites. Elle agit toujours. »

Le prédicateur parla, d'après son texte, de quatre caractères auxquels on peut reconnaître le chrétien : l'amour cordial pour ses frères, l'humilité sincère, la reconnaissance pour les prédicateurs et la pratique infatigable des bonnes œuvres. Il fit passer devant nous les pensées bibliques d'une ma-

nière claire et saisissante, en leur donnant pour ainsi dire un corps.

J'étais particulièrement curieux de l'entendre expliquer ces mots : « Que celui à qui l'on enseigne la Parole communique de tous ses biens à celui qui l'enseigne! » Voici en résumé comment il exhorta ses auditeurs à une reconnaissance cordiale envers ceux qui prêchent l'Évangile :

« Vous pensez peut-être, en m'entendant répéter ces paroles : Le pasteur veut avoir des présents! — Dieu soit béni, je n'ai pas besoin de vos présents; il m'a donné ce qui m'est nécessaire. Vous savez, du reste, que, à la fin de l'année, je ne garde pas un denier : je partage tout avec vos pauvres et les païens. Mais la Parole est là et doit être prêchée. Vous devez de la reconnaissance aux pasteurs. Par eux vous recevez les plus beaux dons spirituels que Dieu vous offre. » Après avoir énuméré quelques-uns de ces dons, Harms loua la reconnaissance des pieux ancêtres et stygmatisa la conduite de ceux qui, aujourd'hui, dans la pensée que le pasteur ne se plaindra pas, ne lui donnent pas ce qu'ils lui doivent, et toutefois continuent à réclamer de lui les dons spirituels.

Assurément, aucun des auditeurs ne pouvait croire que cet homme, qui s'offre tout entier, corps et âme, en sacrifice au Seigneur, eût autre chose en vue dans ce discours que l'explication et l'application de la Parole.

Il en vint ensuite à *la pratique infatigable du bien* (v. 9). Les prédicateurs de morale auraient pu apprendre en l'écoutant que la foi agit, et beaucoup de prédicateurs de la foi, que l'abus des mots de vertu et d'amour des hommes ne doit pas nous empêcher d'exhorter à la pratique infatigable des bonnes œuvres. Oh! comme je me trouvais lâche et paresseux, en présence de cet homme et de sa parole!

« Nous ne devrions, nous dit-il, laisser passer aucune journée sans avoir fait quelque chose pour nos frères. Il y a beaucoup de chrétiens qui peuvent rester des demi-journées assis sur un sofa, à lire quelque livre d'édification, et qui pensent avoir ainsi employé leur temps selon la vraie piété. Mais qu'ont-ils donc fait pour leurs frères? — Aujourd'hui, ajoute-t-il, on collecte de tous côtés parmi les chrétiens, pour

toute espèce de bonnes œuvres. Les églises voudraient n'avoir plus à pourvoir à leurs besoins, et l'on court tout le pays s'il y a quelque part un temple à construire. Et il y a des gens riches qui donnent à chaque collecteur quelques écus, pensant ainsi avoir fait beaucoup de bien. Mais qu'ont-ils fait ? Rien, absolument rien. J'ai plusieurs fois pensé que le diable devrait bien emporter toutes ces sociétés religieuses. Si vous allez vous-même donner à un malade une cuillerée de médecine, vous faites plus de bien qu'en donnant de l'argent, etc., etc. >

C'est là une de ces paroles peu mesurées qui ont fait courir sur Harms maints bruits fâcheux. On doit, pour être juste, ne pas la prendre isolément, mais voir le sens qu'elle a dans l'ensemble du discours. Faute de le faire, on pourrait croire que le fond de la pensée de Harms est que le diable devrait emporter la mission intérieure. Sa pensée me semble tout autre. Je suis un ami de la mission intérieure et des sociétés qui y travaillent ; mais si de telles sociétés devaient dispenser les chrétiens du devoir de visiter les malades, de ramener ceux qui s'égarent, d'adopter les enfants abandonnés, etc., tout en leur donnant l'apparence d'être des chrétiens actifs et zélés, parce qu'ils donnent de l'argent pour les bonnes œuvres, — alors je dirais aussi : Puisse Satan emporter ces sociétés, car elles sont de Satan, qui, de nouveau, s'est vêtu en ange de lumière. C'est là sans aucun doute la pensée de Harms. Loin d'avoir parlé contre la mission intérieure sous sa plus noble face, il en a bien plutôt prêché, et de la manière la plus forte, l'idée fondamentale : le devoir de l'action imposé à tous les membres du vrai sacerdoce, c'est-à-dire à tous les croyants. Il a montré en même temps que tous les moyens extraordinaires seraient superflus si chacun dans l'Eglise faisait son devoir et payait de sa personne.

J'ai cité quelques traits de ce discours qui m'ont particulièrement frappé, mais je l'ai entendu dans son ensemble avec un très grand plaisir, à cause de la foi vivante et agissante qu'il exprimait, à cause aussi du langage de Harms, langage énergique et populaire jusqu'au provincialisme.

Après le sermon vint la prière d'intercession, qui s'affranchissait de nouveau de

la forme liturgique ordinaire. La prière libre domine tellement à Hermannsburg, que je me suis demandé plusieurs fois ce que certains théologiens devaient penser de ces luthériens, et s'il ne leur semblerait pas que le piétisme, ou même le méthodisme, avait pénétré dans le village des bruyères. On pria pour le roi, le prince royal, les autorités religieuses, les autorités civiles, pour l'agriculture et l'industrie, pour la maison des missions, les missionnaires et les églises chez les païens. On rendit des actions de grâces particulières pour un frère qui était mort pendant la semaine et pour un nouveau-né. Le pasteur annonça qu'il ferait le lendemain une nouvelle course missionnaire, et il se recommanda aux prières de l'Eglise, afin qu'il pût revenir en santé ou mourir au Seigneur. Cette prière fut immédiatement exprimée, de la manière la plus émouvante, par le chant d'un verset de cantique.

La dernière partie du service divin fut la Ste. Cène, distribuée à environ cent-trente communicants¹. Elle fut précédée d'une allocution et d'une prière à genoux. C'est à genoux aussi que tous reçurent les signes sacrés. Une action de grâces, tirée de la liturgie et récitée en partie par l'assemblée entière, termina la cérémonie.

Il était deux heures. Le service avait donc duré quatre heures et demie. Je puis dire que, du commencement à la fin, j'y pris part sans aucune fatigue. Le chant des bons vieux cantiques, les prières du cœur, la forme si vive de la prédication, tout cela aidait au recueillement.

Nous n'eûmes que le temps de dîner. A trois heures et demie commença le second service, presque aussi fréquenté que le premier. Après l'explication du psaume 147, vint le catéchisme. Celui-ci était devenu languissant à Hermannsburg comme ailleurs. Harms parvint à lui rendre une nouvelle vie, en y invitant tous ceux qui voudraient y prendre part. La jeunesse tout entière répondit à son appel. Je voyais, dans la foule, qui s'empressait joyeuse autour de lui, des enfants de l'âge le plus tendre et des jeunes gens d'une vingtaine d'années.

¹ Elle est célébrée chaque dimanche à Hermannsburg.

Il leur parla de la prière, prenant pour base de ses instructions le passage où Luther enseigne : « Comment un père de famille doit apprendre à tous les siens à se signer soir et matin. » Il montra aux enfants comment ils devaient appeler sur eux la bénédiction de Dieu en faisant le signe de la croix ; il recommanda à chacun de faire ainsi sa prière matinale ¹, aussitôt après son lever et avant de se rendre au culte de famille ; il dit aux domestiques qu'ils avaient le droit de réclamer eux aussi ces moments de recueillement. — Il s'éleva ensuite énergiquement contre l'habitude de prendre ses repas sans rendre grâces. Il raconta avec *humour* l'histoire de ce père qui, à une table d'hôte, joint les mains sous la nappe, et voudrait bien y cacher aussi son visage pendant sa prière. Pensant en être venu heureusement à bout, il prend sa cuiller, mais voilà que sa petite fille s'écrie : Papa, nous n'avons pas encore prié !

Il ne restait plus assez de temps pour parler de la prière du soir. On récita l'histoire biblique, puis on répéta un cantique indiqué le dimanche précédent et qui fut chanté sans orgue en terminant : le premier verset par les jeunes gens, le deuxième par les hommes, le troisième par les femmes et le dernier par l'assemblée tout entière.

Le soleil se couchait lorsque nous sortîmes du temple. La plupart se rendirent alors au presbytère. Je pense que c'étaient, outre les étrangers, essentiellement les paroissiens des annexes. Tandis que les hôtes du dehors trouvaient dans la grande chambre l'accueil le plus hospitalier, « comme inconnus et cependant connus, » la foule se pressait dans le vestibule. A sept heures, Harms s'y rendit aussi. J'eus peine à trouver une petite place dans cette vaste enceinte. La cloche nous invita à la prière, que le pasteur présenta pour tous. Puis il prit la Bible populaire (plattdeutsche Bibel), et y lut l'histoire du jeune homme riche. C'est aussi dans le dialecte populaire qu'il prêcha. J'étais dans un nouveau monde. N'avais-je pas devant moi un de ces anciens prédicateurs, qui entraînaient les foules par la force merveilleuse de leurs discours populaires ? L'alle-

¹ On voit par là qu'il ne s'agit pas d'un simple signe de croix, qui aurait quelque vertu en lui-même.

mand des livres me paraissait bien pauvre à côté de cette langue primitive. J'avais entendu à Hermannsburg bien des choses excellentes, mais je n'avais pas encore savouré la Parole comme je le fis alors.

A huit heures l'assemblée se sépara, mais l'heure du repos n'était pas encore venue pour le pasteur. Pendant que nous nous entretenions dans sa maison hospitalière, il recevait dans sa chambre d'étude ses paroissiens des autres villages. A neuf heures seulement il vint au milieu de ses hôtes, dont il ne connaissait pas même encore les noms. C'eût été lui dérober un temps précieux que d'employer avec lui les formes ordinaires de la présentation. Après avoir pris quelque nourriture, nous entendîmes une lettre d'Afrique, écrite par un missionnaire qui y était arrivé depuis peu ; puis nous célébrâmes notre culte du soir par une lecture de la Parole de Dieu, un chant et une prière. Entre onze heures et minuit, nous primes congé, avec une poignée de mains, de l'homme qui nous avait offert, pendant toute cette journée, l'image vivante de la fidélité la plus dévouée au service de son Maître.

Nous abandonnons ici notre narrateur, et nous allons chercher, avec le secours de quelques autres témoins oculaires, et en nous aidant aussi de la feuille de missions dont nous avons parlé, à grouper quelques traits de la physionomie si caractéristique du pasteur de Hermannsburg.

A. M.

(La suite au prochain numéro)



RÉVEILS RELIGIEUX.

Questions sérieuses.

(A propos du livre de M. Astié sur le réveil religieux des Etats-Unis.)

I

Dans la dernière séance du synode de l'Eglise libre du canton de Vaud, réuni, l'an dernier, à Yverdon, on proposa d'examiner s'il n'y aurait pas lieu à prendre en considération particulière, pour le bien des églises, le grand événement qui occupait